

# I

QUEL TEMPS! Et pourtant de pleine saison : du froid, du gris, de l'humidité. La Toussaint approche à grands sauts de saints sciés par un calendrier glouton. Pauvres bougres des collines, les arbres se tressent des cordelières jaunes et brunes tandis que les feuilles inanimées forment des colonnes qui se perdent sur les eaux vertes de la Meuse.

Le pont qui supporte le chemin de fer a des allures de vieux boxeur allongé. Il ne porte pas de nom mais on l'appelle quand même le Pont de Fer. Il supporte encore deux trains par jours, les derniers qui s'en vont vers le Hoyoux à la recherche des derniers wagons d'Arcelor-Mittal. Canettes rouillées et papier gras, barquettes à frites poulet mayonnaise, langes gonflés de pluie, capotes verdâtres... Un chat aux yeux tramés de silence éternel se dore la panse velue. Une seringue montre les dents. Une culotte noire mouillée de pluie s'étire sans vie. Le vent caresse les rails sans trop se presser.

En bas, l'ancien quai du halage laisse traîner ses

passants. Vers dix heures, chaque jour, une longue silhouette à tête blonde y promène son chien jaune qu'elle a nommé « Bengal ». Ils « font leur tour » comme on dit ici, sur cette rive où il ne se passe rien. Le bonhomme est connu pour « être de Saint-Hilaire » c'est-à-dire du quartier des blocs d'habitations, des ruelles, des jardins autour de l'ancienne gare. Quant au promeneur, il est réputé tranquille et sans histoire : Jérôme. Car pour les habitants, c'est tout simplement « Jérôme ».

Il porte la clope aux lèvres, tient Bengal au bout d'une laisse en fer, passe devant la maison Batta, se déplace vers la bande de gazon, traverse d'un pas lent un quai sans âme et s'arrête sur le parking du complexe commercial, Batta. Tout est bâti ici pour monsieur Batta... Batta parking, Batta en lettres blanches, les buildings, l'esplanade, la famille, tout Batta, est bien là. Jérôme se mêle aux errants qui discutent à voix basse dans des langues incompréhensibles. S'échangent de petits sachets en plastique derrière la colonne. Des bouteilles de vin. Des boîtes de conserve pour chien et chat. Des cigarettes sans marque. Des plans fumeux pour la soirée. Des filles aussi fraîches que des chandeliers de musée. Lorsque Jean et Arnold, les deux policiers du quartier passent sans trop se presser, ce petit monde semble se figer. Jean et Arnold saluent les uns, écoutent les doléances des autres, prennent des notes

puis s'en vont vers la cité. Les caméras mobiles n'ont pas perdu l'œil. Jérôme laisse son chien jaune attaché au poteau de l'éclairage public puis revient, entame ses interminables papotes avec ses potes. Empoche un sachet, une bouteille, une boîte, échange une seringue, un médicament. Salue aussi Jean et Arnold quand il les voit. Il fait sa vie, le grand Jérôme, sans bruit, n'a rien à se reprocher, Jérôme. Cool, Jérôme, au Batta, cool le Bengal au collier vert vif avec son teint de citron et ses os saillants.

Ses potes, son petit monde. Des gars comme lui. Des filles de nulle part qui les acceptent pour quelques euros au coin de la rue, là tout près, à l'ombre d'un réverbère ; des types qui vendent des trucs qui viennent de bleds de Hollande, très loin là-bas, au bout de la Meuse. Des bleds où personne du Batta ne va jamais. Des potes à Jérôme tenaient un bistrot sympa sans histoires, sans bavure, le *Colin Gaillard*, rue Neuve, une bâtisse vieillotte qui avait même échappé aux bombardements durant les deux guerres... Un jour d'août, la façade se jette à terre, sans demander l'avis des riverains et des potes à Jérôme. Grand bruit et grande affaire. Les médias de la région s'en sont fait les choux gras. Les bulldozers jaunes ont écrasé les plâtras sous leurs chenilles vengeresses. Depuis, il y a de l'espace, rue Neuve et du manque rive gauche. Un peu plus d'abandon,

d'insécurité. Pour Jérôme, finis les pots avec les potes. Pour le quartier, plus de lieu où se rassembler pour le foot et l'accordéon du samedi soir.

Jérôme et ses potes sont restés devant l'entrée du Batta. Il fait humide en cet automne. Jérôme appartient à sa rive, il est à gauche. Il connaît tout le monde. Le soir, il avale les frites aux parfums de paradis de la friture Saint-Germain. Pas de fritekot ici mais la dernière « friture » du pays. Les frites y sont servies longues et minces, dorées comme des lingots miniatures. Jérôme déguste toujours. Parfois, quand il le sent, Jérôme termine ses frites-mayonnaise, toujours flanqué de Bengal, son chien jaune sur le pont de Fer puis revient vers Saint-Pierre la cigarette au coin et les yeux protégés par un sweat à capuche. Jeans délavé serrant son petit cul d'ado attardé, baskets Pumas usées jusqu'à la corde. Le petit pétard du soir. Avec son tabac vert tiré d'une petite boîte en fer. Et quand il aperçoit le toit rouge de la petite Saint-Hilaire, la gare de son enfance, il est content, Jérôme. Son enfance...

Il aurait voulu être un grand joueur de foot. Il a fait ses classes au club puis a fêlé son ménisque quelque part dans la boue d'un match pourri, un soir de pluie. Aurait voulu se marier avec Marie, la petite de la place Saint-Germain mais Marie est partie avec le fils d'un avocat de la rue de France, rive droite. S'est retrouvé

dans l'étain mais l'étain est tombé, et lui n'avait pas la main sûre ni l'équilibre. Il fumait trop le tabac vert des petites boîtes en fer de Hollande, Jérôme. A fait une chute dans le magasin, a cassé une pièce unique en cristal... A été viré de l'étain, sur-le-champ!

Il est haut, Jérôme, il gratte le ciel de sa tête hirsute de gamin mal élevé. Certains l'appellent «le Grand Duduche» mais Jérôme ne sait pas qui c'est, le grand Duduche. Jérôme a les yeux délavés des eaux de Meuse comme quand elles sont bleutées par un été ensoleillé. Et cet automne, les eaux sont soupes et la ville porte ce gris souris des pierres usées par les siècles. Jérôme n'a qu'un quart au compteur du temps, il a perdu son travail à la suite de sa malheureuse chute, il s'est retrouvé au CPAS, s'est collé dans les yeux un plan de réinsertion par le travail. Mais quoi faire? Jérôme est dégoûté de tout. Il sait que l'herbe de Hollande lui mouille les yeux et lui brouille le calendrier. Il sait que son diabète fait de lui un dépendant de la piqûre. Il sait que son assistant social, un brave type barbu, trouve qu'être de la rive gauche et fumer de l'herbe n'est pas un atout pour trouver du travail dans un commerce rive droite. Jérôme n'a pas obtenu son permis de conduire.

Alors Jérôme, après le Batta et les mots des potes, les petits sachets et les rires des filles séchées par le vent et la bière va délivrer son Bengal pour le faire courir

partout. Il poursuit son petit chemin de vie, prend la rue Saint-Pierre, s'arrête parfois chez le vicaire de la paroisse puis rejoint la gare du Nord. Il se dirige vers le banc directement à droite, près des radiateurs et va se contenter d'user son temps à observer les voyageurs. Ceux qui partent et ceux qui arrivent. Les messieurs de la capitale pressés de monter dans un taxi, les dames de Liège qui se prennent pour des grandes et les petites grosses qui rentrent à Ampsin deux cabas bourrés de courses, les étudiantes à grosse valise et les petits scouts du samedi matin. Jérôme est connu des employés qui le saluent d'un petit signe de la main. Jérôme ne demande rien, il a chaud, c'est le principal. Bengal est attaché au pied du banc en bois verni. Bengal ne dit rien non plus. Quand ses yeux sont fatigués, que le manque monte, Jérôme reprend l'avenue, retrouve la rue et rejoint l'église Saint-Pierre. Il s'y arrête encore, semble prier le Seigneur devant les vitraux aux couleurs vives. Les lueurs de ses prunelles glissent sur les vieilles pierres comme si elles pouvaient créer de l'espoir neuf. Il pénètre dans l'édifice et se laisse assoupir sur une chaise. Le vicaire est bienveillant. Il lui demande parfois s'il veut se confesser, il est prêt à l'aider, le vicaire. Jérôme se met à sourire. Se confesser de quoi? Et pour qui? Il veut quoi, le vicaire? S'il a quelque chose à raconter dans le quartier, il le dira à Arnold ou à Jean,

les deux flics de la brigade mobile de proximité. Ils sont chargés de l'ordre des choses. Sur ses potes et les petits sachets de Hollande il ne dira rien, ni au vicaire de Saint-Pierre ni aux agents de quartier. Il y a huit mois, on a volé une statuette de Jésus en plâtre dans cette jolie église de la rive gauche. Il ne dirait rien à personne s'il connaissait le voleur. De toute façon, le quartier reste calme.

Jérôme repasse rue Neuve, prend l'avenue des Fossés, se coule à pas lents vers la boutique des postainiers, là où il a travaillé durant huit mois comme vendeur, avant d'être jeté à la porte, sur le champ. La belle époque de sa vie avec Marie. Mais soit. Il rejoint le quartier du « Petit Paris ». Il rejoint sa caravane blanche, ouvre la porte et rentre dans son monde. Où personne, absolument personne n'est jamais venu. Même le petit barbu gentil du CPAS. Même Jean et Arnold. Ici, c'est chez Jérôme et personne n'entre chez Jérôme. Il ouvre une boîte pour Bengal qui est tout content. À côté de la caravane un terre-plein clôturé. Au fond, une baraque à la toiture défoncée menace de se retrouver par terre. Elle risque l'arrivée des bulldozers, les mêmes qui ont dégagé les gravats du *Colin Gaillard* de la rue Neuve. Certains du quartier, sans le dire à haute voix, sont contents de la disparition de ce bistrot. La rumeur le disait « mal famé », avec une clientèle « de paumés », de « précarisés ».

Plus loin, les anciennes usines ont été rasées. Des tas de briques veillent à immobiliser les souvenirs des temps anciens de l'industrie du fer. Le soleil plonge ses rayons entre ses maisons mais en cet automne, les rayons se font perles rares. Et les rues sont vides.

Jérôme allume sa télé, regarde son téléphone. Un message d'une amie proche: «Pour dimanche place Verte, c'est OK.» Jérôme regarde les résultats du Lotto. Il n'a rien gagné, comme d'habitude. Ce soir Jérôme regardera ce qui sera au programme. Probablement, une série avec des flics, plein de flics. Jérôme aime bien les vrais flics des séries, pas comme les deux crades Jean et Arnold qui n'ont pas l'air vrais. Les flics des séries débarquent sur les lieux avec des revolvers, des commissaires et des bagnoles hurlantes. Et ici il y a les frites, le soir, après le Batta, avant la gare. Et la vie qui s'écoule, paisible, la Meuse qui s'étire, le vent qui balance les dernières feuilles

L'assistant social lui a demandé ce qu'il pourrait faire pour augmenter ses revenus légalement. Pas avec la revente des tabacs verts de Hollande dans des boîtes de rustines. Jean et Arnold veillent comme des miroirs vivants. Et les caméras perchées dans les recoins du Batta tournent des films tous les jours avec les mêmes acteurs sur les mêmes trottoirs. Jérôme a essayé de servir dans un bar de nuit, à Liège. Mais il est tombé

sur le sol avec son plateau chargé de quatorze trapistes. Il a été viré. Mal au genou. Comme jadis au foot, le ménisque. Comme dans le magasin des potstainiers, avenue des Fossés, voici deux ans, quand il a glissé malencontreusement et a emporté sur le carrelage un vase en cristal. Jérôme repasse la scène comme un mauvais film noir dans un cinéma de banlieue grise. Jérôme pense qu'il lui faudrait des euros pour prendre le train et filer à Bruxelles retrouver Marie. Peut-être qu'elle n'est plus mariée, Marie? Et Jérôme n'a jamais vu Bruxelles, jamais. Au-delà de Statte, il ne sait pas où vont les voies qui s'enfuient sur la berge de la Meuse.

«Tu ne peux pas continuer comme ça», lui répète l'assistant social du CPAS quand il vient sur le parking du Batta. Jérôme lui répond que c'est vrai, qu'il a raison, qu'il ne veut pas continuer comme ça toute la vie, qu'il doit se bouger, qu'il n'a que vingt-cinq ans et a l'impression d'en avoir cinquante. Son corps est déjà vieux et son cerveau est en béton. Le silence de sa vie est assourdissant.

\*

Quel temps! Même le dimanche. La Toussaint se fait proche. Il fait toujours aussi froid, aussi gris, aussi humide. Jérôme laisse Bengal attaché à son piquet. Il a

fumé le matin son petit joint. Il s'est piqué sa dose d'insuline car le diabète roule et rampe dans ses entrailles comme une bête blessée. Il s'est posé une chemise blanche, un jean bleu, un slip de corsaire tout neuf, s'est brossé les dents, c'est dimanche pour les dents et les gens.

Jérôme siffle. C'est bon dimanche, son pas est droit, décidé le long du quai du halage; pas de Batta aujourd'hui. D'ailleurs, la galerie commerçante est fermée. À l'heure de la messe à Saint-Pierre, il a pris un thé au citron et a refusé de voir le vicaire qui sent le carton mouillé. Jérôme a reçu son «OK», donc il va changer de rive et aller parler à une femme qui sent les douceurs de l'amour à faire. Il aime bien le vicaire de Saint-Pierre qui est le seul être à le comprendre un peu. Et le vicaire aussi l'aime bien. Mais il aime surtout Françoise qui en plus de le comprendre et de l'aider est la seule femme à Huy à qui il peut tout dire. Il passe la Meuse, emprunte le vrai pont, pas l'autre du chemin de fer tout lourd d'ordures mais le vrai pont tout frais, passé au peigne fin par l'équipe propreté de la ville qui gratte les joints entre les pavés toutes les semaines, embarque les papiers gras et les barquettes plastifiées. On dit «le Baudouin» comme on dit le «pont de l'Europe», le troisième de la ville. Le cube, posé en pointe sur le rond-point annonce la vraie ville, la rive

bien droite avec sa Flèche toute Wallonne, son Centre culturel, ses grandes écoles, son Musée communal logé dans un couvent superbe et la Grand-Place. Sur cette rive passent des touristes pressés qui s'arrêtent pour un pot. Des motards flamands et des familles hollandaises. Certains viennent pour monter au fort, d'autres pour voir les pierres millénaires de la vieille ville ou les pieux des hôtels pour des aventures sans lendemain. Les pêcheurs du Pont de Chêne taquinent la gorge des gougeons et les flâneurs de la Grand-Place font le tour des cafés. La belle saison du tourisme est terminée. Il y a eu la foire du 15 août, la fête de la musique, la Fête de la Cerise... Mais tout pour la rive droite, toujours pour la droite, jamais rien pour la gauche...

L'automne laisse toujours les pierres froides et l'agenda vide. Les perspectives touristiques de la rive gauche sont désertiques.

Jérôme pense qu'il est né sur la mauvaise rive, car lui il est de Saint-Hilaire. Et quand il passe le pont Baudouin, il pense très fort à Françoise. Il sait depuis le matin qu'elle l'attend sur le banc nord de la place Verte, derrière l'Hôtel de Ville. Elle lui a écrit « OK ». Il pense qu'il n'est plus dans la vraie vie ici, qu'il voyage dans un rêve, qu'il vogue dans un autre espace, cosmonaute solitaire vers la lune éclairée d'un sourire bienveillant, celui de Françoise.